

L'auto-compréhension de la conscience par la méthode phénoménologique

Présentation par Annick Stevens (www.philosophie-en-liberte.net)

- Edmund Husserl (1859-1938), mathématicien de formation, consacre ses premières recherches au statut des essences mathématiques et logiques (*Philosophie de l'arithmétique* ; *Recherches logiques*). Son objectif général se définit progressivement comme la fondation de tout l'édifice de la connaissance scientifique sur des bases certaines. Il devint professeur de philosophie d'abord à l'Université de Göttingen (1901-1916) puis à celle de Fribourg jusqu'à sa retraite en 1929. Comme Descartes, il pense que toutes les connaissances doivent reposer sur des évidences indubitables et que celles-ci ne peuvent être au départ que celles du *cogito*.
- Rappel du *cogito* cartésien : la seule chose dont je sois sûr, c'est que je pense, j'ai des idées, et ensuite, quel que soit le type de réalité de celles-ci, nécessairement chaque fois que je pense j'existe. Cela devient chez Husserl la certitude du phénomène (ce qui apparaît) et de la conscience (le « je » à quoi quelque chose apparaît).
- Pour avancer dans les certitudes à partir de celle-là, Husserl met au point une méthode qu'il appelle la **suspension (epochè) phénoménologique** : on met « entre parenthèses » ou « hors circuit » toute supposition ou conviction concernant le monde objectif (la nature, le réel), et également tout ce qu'on sait du moi psycho-physique ; on considère seulement les phénomènes et la conscience réduite à cette seule fonction. On ne juge pas que cela seul existe ou est connaissable, mais qu'il s'agit de la seule évidence apodictique à partir de laquelle on pourra reconstituer les autres connaissances.

Dans la suspension, la conscience découvre deux de ses propriétés :

1/ Elle est **intentionnelle**, c'est-à-dire qu'elle est toujours conscience *de quelque chose* : à tout acte de saisie ou *cogito* correspond un contenu saisi ou *cogitatum*.

2/ Elle est **réflexive**, c'est-à-dire qu'elle peut prendre pour objets ses propres vécus (= actes) et en donner certaines descriptions *eidétiques*, c'est-à-dire générales et essentielles.

La première étape de la recherche consistera donc à examiner ses propres actes et leurs corrélats, en vue de la deuxième étape qui sera la (re)constitution du monde réel et des autres consciences.

« Ce qui par là devient mien, à moi sujet méditant, c'est ma vie pure avec l'ensemble de ses états vécus purs et de ses objets intentionnels, c'est-à-dire l'universalité des « phénomènes » au sens spécial et élargi de la phénoménologie. On peut dire aussi que l'*epochè* est la méthode universelle et radicale par laquelle je me saisis comme moi pur, avec la vie de conscience pure qui m'est propre, vie dans et par laquelle le monde objectif tout entier existe pour moi, tel justement qu'il existe pour moi. [...] À vrai dire, le monde n'est pas pour moi autre chose que ce qui existe et vaut pour ma conscience dans un pareil *cogito*. Tout son sens universel et particulier, toute sa validité existentielle, il les tire exclusivement de telles *cogitationes*. En elles s'écoule toute ma vie intra-mondaine, donc aussi les recherches et les démarches ayant trait à ma vie scientifique. [...] Si je me place au-dessus de cette vie tout entière et m'abstiens d'effectuer la moindre croyance existentielle qui pose « le monde » comme existant, si je vise exclusivement cette vie elle-même, dans la mesure où elle est conscience *de* « ce » monde, alors je me retrouve en tant qu'*ego* pur avec le courant pur de mes *cogitationes*. Par conséquent, en fait, l'existence naturelle du monde — du monde dont je puis parler — présuppose, comme une existence en soi antérieure, celle de l'*ego* pur et de ses *cogitationes*. Le domaine d'existence naturelle n'a donc qu'une autorité de second ordre et présuppose toujours le domaine transcendantal¹. »

La conscience est *transcendantale*, parce que sa propre existence garantit celle du monde et non l'inverse.

1 *Méditations cartésiennes*, Vrin, 1947, p. 46-47 (à partir de 4 conférences présentées à La Sorbonne en 1929).

- Les étapes de la connaissance immanente de la conscience² :
 - les **différentes intentionnalités** (perception, souvenir, imagination, désir, rêve, jugement,...) ;
 - la perception se donne par esquisses, révèle la spatialité, est donation originaire ;
 - le champ phénoménal s'étend potentiellement à l'infini par les degrés d'attention ;
 - la temporalité originaire de la conscience.
- La constitution de l'existence d'autrui et du monde commun³.

Par principe, nous ne pouvons éprouver un autre *ego* transcendantal que le nôtre. Pour que l'existence d'autrui soit validée, il faut donc qu'elle soit constituée dans l'*ego* transcendantal, en suspendant d'abord tout ce qui en lui suppose déjà autrui, y compris le monde en tant que commun. Ce qui reste alors pour l'*ego* transcendantal inclut le corps propre en tant que coordination cinesthésique (= l'ensemble des sensations et mouvements qui permettent le *cogito* perceptif). Sur cette base, on peut constituer le moi psycho-physique et le monde dans lequel celui-ci agit et pâtit, ainsi que tous les objets transcendants propres au flux de vécus (les objets sensibles, imaginaires, idéaux, etc.). Ensuite, toute cette sphère du propre (*eigentlich*), pour pouvoir être déterminée comme propre, implique l'opposition à une autre sphère également propre, qui doit être constituée par un autre *ego* transcendantal. Il faut en effet qu'un tel autre existe pour rendre compte de l'expérience évidente que j'ai d'être dans un monde commun, qui doit être constitué par une intersubjectivité transcendantale (*Méditations cartésiennes*, V, § 44-49).

Or autrui ne peut nous être donné que dans une « intentionnalité médiate », « par analogie », que Husserl propose d'appeler « apprésentation ». Dans l'apprésentation, autrui nous est donné en tant que corps psycho-physique, personne humaine concrète, par *transposition* à partir de notre propre corps (et non par un raisonnement). La conscience d'autrui, qui nous est inaccessible, nous est apprésentée par la perception de comportements qui *indiquent* un psychisme, et dont nous pouvons vérifier la concordance par davantage d'explorations. Un autre indice en est la mobilité du corps propre dans l'espace : mon corps propre m'est toujours donné sous le mode du « ici » central, mais ce « ici » est déplaçable vers ce qui d'ici m'apparaît « là » : je peux m'imaginer ce que le corps d'autrui perçoit « de là » puisque je pourrais moi aussi être « là », et je peux appréhender l'autre comme éprouvant son propre corps sous le mode du « ici central », sans me confondre avec lui puisque nous occupons des centres différents. Quant à ses autres activités psychiques, elles me sont compréhensibles par leurs manifestations extérieures « à partir de mon propre comportement dans des circonstances analogues » (§ 50-54).

Certes, le *fait* que le corps d'autrui nous soit immédiatement donné *comme tel* et pas seulement comme *indice* d'autrui est encore une énigme (quand nous nous posons la question, autrui nous est déjà donné). Pour fonder ce fait, Husserl rappelle que toute perception livre toujours plus que le strict perçu (par exemple la face invisible d'un objet), et propose que, de la même façon, on ne perçoit jamais un corps analogue au nôtre par ses comportements sans lui attribuer immédiatement la valeur d'un autrui. En dépit donc du fait que les monades sont « réellement séparées » et qu'« aucun lien réel ne conduit de leurs expériences aux miennes », leur appréhension mutuelle n'est pas irréal au sens du rêve ou de l'imagination : il y a bien constitution d'une autre monade *en tant qu'existant pour elle-même*. Du même coup, une communauté est constituée entre elles, qui est la condition transcendantale du monde commun, si bien qu'on peut l'appeler une intersubjectivité transcendantale. Et l'on peut vérifier cette nécessité par le fait que « mon *ego*... ne peut être un *ego* ayant l'expérience du monde que s'il est en commerce avec d'autres *ego*, ses pareils... » (§ 55-60).

2 Voir *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures* (1913 ; trad. Paul Ricœur, Gallimard, 1950) et *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* (1928 ; PUF, 1964).

3 Voir *Méditations cartésiennes*, V, et les œuvres posthumes : *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* (à partir d'une conférence de 1936, Gallimard, 1976) et *Recherches phénoménologiques pour la constitution* (Gallimard, 1996).